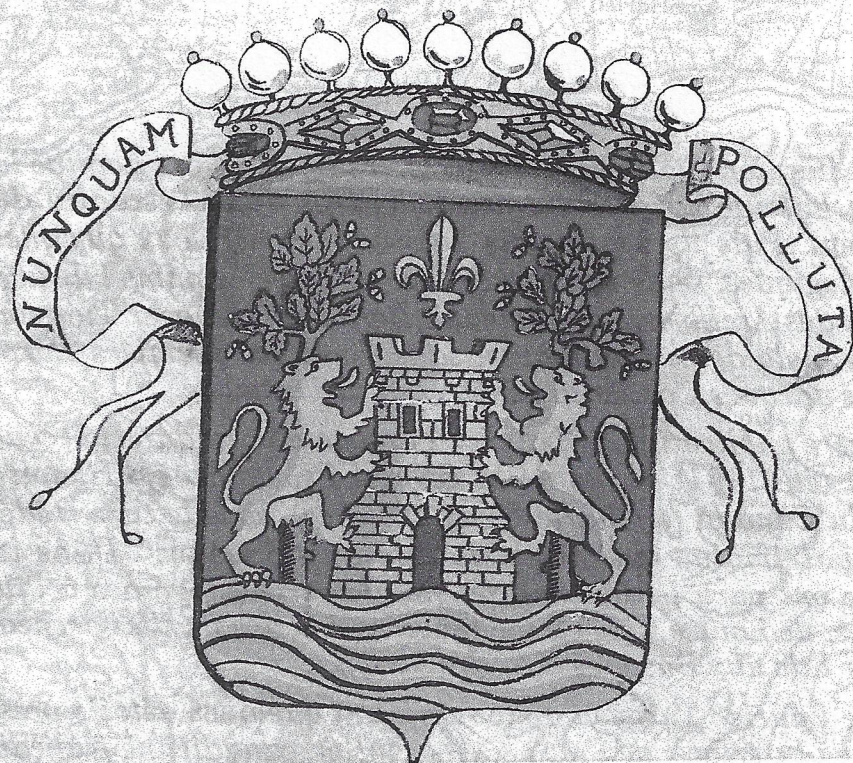


**SOCIÉTÉ DES SCIENCES LETTRES & ARTS  
DE BAYONNE**

**REVUE D'HISTOIRE  
DE BAYONNE, DU PAYS BASQUE  
ET DU BAS-ADOUR**



**SUR LA PISTE DES BASQUES :  
LA REDÉCOUVERTE DE NOTRE  
XVI<sup>e</sup> SIÈCLE**

*Laurier* TURGEON

**(L'île aux Basques du Saint-Laurent. Canada)**

**ANNÉE 1991**

Laurier Turgeon\*

## SUR LA PISTE DES BASQUES : LA REDÉCOUVERTE DE NOTRE XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

(L'île aux Basques du Saint-Laurent. Canada)

*Pendant le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, les Basques ont dominé la chasse à la baleine et la traite des fourrures dans l'estuaire du Saint-Laurent. Puis ils sont partis, laissant derrière eux quelques sites archéologiques, seuls témoins de leur passage - comme l'île aux Basques - et des Archives, notamment à Bordeaux. Laurier Turgeon a retracé la piste de ces occupants, sans doute les premiers Européens, après Jacques Cartier, à pénétrer dans l'estuaire.*

*Une première publication de Laurier Turgeon a paru dans la revue l'Euskarien (été 1991), revue de la Société Provancher d'Histoire Naturelle du Canada (à Charlesbourg, Québec), sous le titre "redécouvrir le patrimoine euskarien de l'île aux Basques". Dans la même revue ont paru le Journal des fouilles archéologiques à l'île aux Basques, de Louise Côté et une présentation des fouilles archéologiques sur l'île aux Basques d'André Morin.*

*L'étude de Laurier Turgeon a été reprise, à quelques détails près, dans la revue Interface, de l'ACFAS, Association canadienne française pour l'avancement des sciences (à Montréal Québec), revue datée de septembre-octobre 1991 (volume 12, n° 5). Sur les conseils de l'auteur, c'est cet article que nous reproduisons ici avec son aimable*

\* Laurier Turgeon est professeur d'histoire à l'Université Laval et chercheur au Centre d'Études sur la langue, les Arts et les Traditions Populaires des Francophones en Amérique du Nord (CELAT). Il dirige le projet de recherche sur les Basques.

autorisation et celle de Sophie Malavoy, directrice et rédactrice en chef de la revue. Nous les en remercions l'un et l'autre.

En cette année 1992, cinquième centenaire de la découverte du Nouveau monde, qui donnera lieu à Bayonne à diverses recherches et manifestations concernant les Basques, les Bayonnais et le Nouveau Monde, du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, nos lecteurs liront avec intérêt cette étude. Laurier Turgeon a déjà collaboré à notre Revue ; nous lui devons ici une précieuse mise au point sur la présence basque au Canada, au XVI<sup>e</sup> siècle, à partir des années 1520 et sur les premiers contacts entre Européens et Amérindiens dans la vallée du Saint-Laurent.

**P.H.**

2

Tous ceux et celles qui connaissent l'île aux Basques, située sur la rive sud du Saint-Laurent vis-à-vis la ville de Trois-Pistoles, savent que les Basques l'ont occupée autrefois pour chasser la baleine dans les eaux du moyen estuaire. Le visiteur peut encore voir les fours qui servaient à fondre les graisses des cétacés, grâce à une mise en valeur du site effectuée par la société Provencher en 1938. Cette société avait alors fait "restaurer" les fours et ériger une plaque commémorative en bronze portant un extrait de la *Relation* du père Henri Nouvel, missionnaire jésuite, qui notait le 25 mars 1664 : "Cette Isle... est bien agréable : elle n'a qu'une lieuë de longueur, et demie lieuë de largeur. Elle porte le nom de l'Île aux Basques, à raison de la pesche de Baleines que les Basques y faisoient autrefois. Je pris plaisir de visiter les fourneaux qu'ils y ont basty pour faire leurs huyles, on y voit encor tout aurès de grandes costes de Baleines qu'ils y ont tuées (1)".

Si intéressant fût-il, ce petit texte du père Nouvel nous apprenait peu de choses sur les occupations, les activités, le mode de vie des Basques ; encore moins sur la date de leur établissement. Chacun donnait libre cours à son imagination et interprétait à sa guise la nature et l'époque des activités basques. Certains prétendaient que le site remontait à l'époque de Samuel de Champlain (1603-1635), d'autres disaient que les Basques s'y étaient installés avant Jacques Cartier (1534-1543). Des personnes soutenaient même que les structures en pierres n'étaient pas des fours, mais de simples caches de chasseurs. Il semblait donc important d'éclairer cette période peu et mal connue de notre histoire, véritable *terra incognita* pour reprendre une expression souvent utilisée par les cartographes européens de l'époque afin de désigner ces lieux situés aux confins du monde connu. Le moyen le plus sûr de faire progresser nos connaissances au sujet de ce patrimoine oublié était de réaliser, d'abord, des recherches dans les archives européennes et, ensuite, des fouilles archéologiques sur le site lui-même.

2

## DES RECHERCHES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

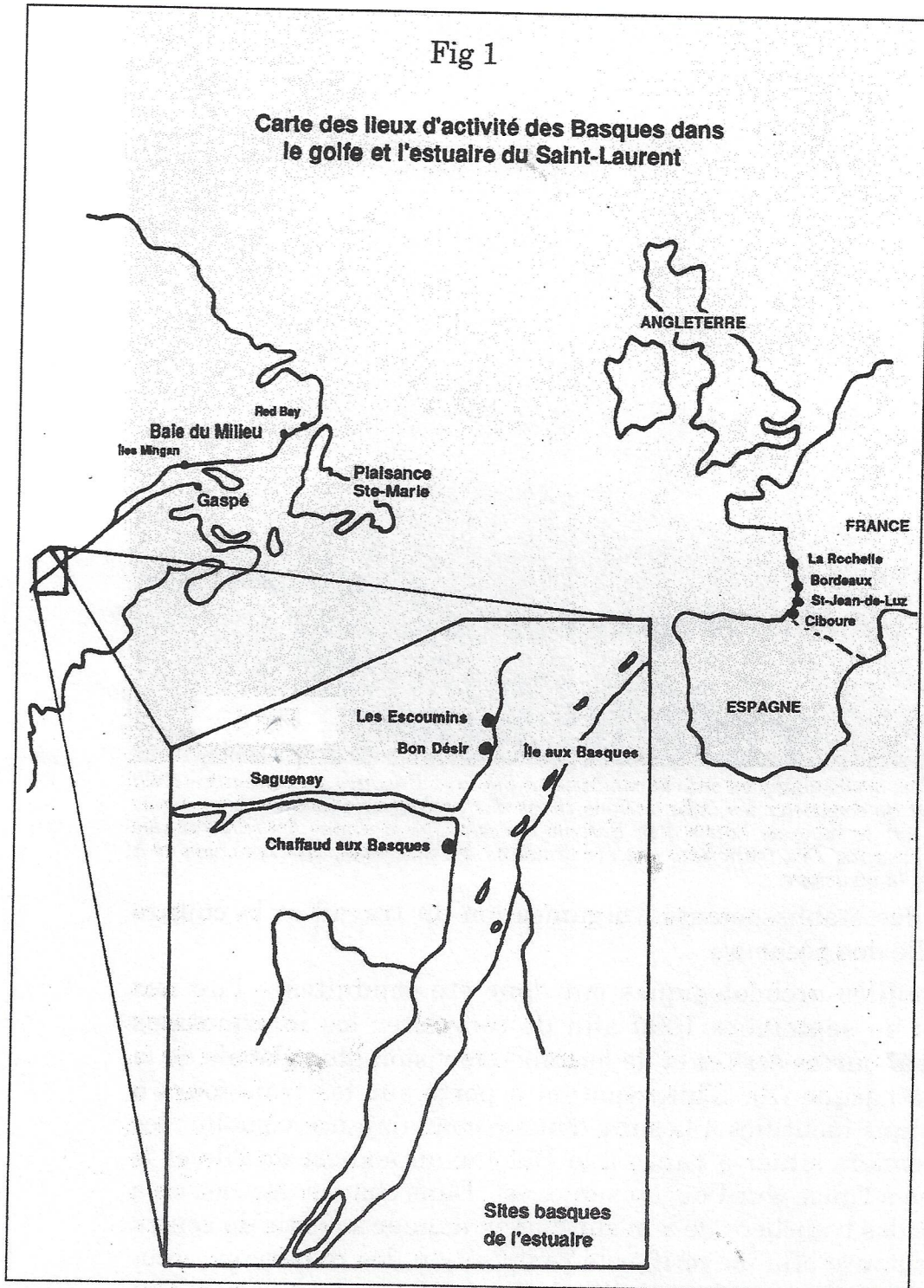
Des recherches menées dans les archives notariales de Bordeaux (France) depuis 1985 ont permis de constituer un fichier informatisé de quelque 6 000 actes notariés concernant les activités basques dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au XVI<sup>e</sup> siècle. Le choix des archives notariales de Bordeaux n'était pas le résultat du hasard. Les archives basques de l'époque ayant été détruites, le fonds des notaires de Bordeaux — très bien conservé et contenant un grand nombre de contrats passés par des Basques — représentait une possibilité unique de se documenter (2).

3  
1

En effet, les navires des ports de Bayonne, de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure allaient chercher à Bordeaux câbles, voiles, barriques, vivres (vin, biscuits, boeuf salé, pois, etc.) et marchandises de traite avant d'entreprendre leurs voyages transatlantiques (*figure 1*). Le dos aux Pyrénées, les ports basques ne possédaient pas véritablement d'arrière-pays et on devait donc aller chercher les victuailles dans les grands ports du sud-ouest de la France et du nord-ouest de l'Espagne. Pour se procurer marchandises et vivres auprès des marchands bordelais, les capitaines et les propriétaires des navires avaient souvent recours au crédit et à l'intervention du notaire pour enregistrer par écrit leurs emprunts. Les notaires bordelais passaient ainsi tous les ans plusieurs centaines de contrats commerciaux pour assurer l'avitaillement de navires basques destinés aux "terres neuves", nom qu'ils employaient pour désigner les côtes et les îles de l'Amérique du Nord-Est.

Ces contrats représentent une mine de renseignements. Ils permettent de mieux connaître les navires : leurs tonnages, leurs constructions et leurs itinéraires. Ils livrent des informations précieuses sur les propriétaires et les capitaines ainsi que sur la composition des cargaisons à l'aller comme au retour de la campagne. Les contrats notariés donnent aussi une idée des pratiques commerciales et de l'évolution générale de l'activité économique.

Toutefois, si ces archives nous renseignent sur l'organisation des campagnes dans les ports européens depuis le financement jusqu'à la vente des cargaisons du retour, elles conservent le plus grand silence sur l'activité des personnes occupant les lieux de la chasse et de la pêche. Ce problème, heureusement, n'est pas insurmontable dans le cas des Basques. Leurs lieux d'occupation peuvent être repérés sur le terrain grâce aux fours qui servaient à fondre les huiles de baleine. La structure en pierres de ces derniers étant encore souvent visible, on peut envisager des fouilles archéologiques. Ces fouilles apportent des données très précises sur l'agen-



*Les navires basques qui pratiquaient la chasse à la baleine et la traite des fourrures dans l'estuaire du Saint-Laurent au XVI<sup>e</sup> siècle venaient principalement des ports de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure, et ils étaient souvent avitaillés à Bordeaux et à la Rochelle. Ils chassaient la baleine sur les côtes du Labrador et pêchaient la morue à l'intérieur du golfe du Saint-Laurent.*

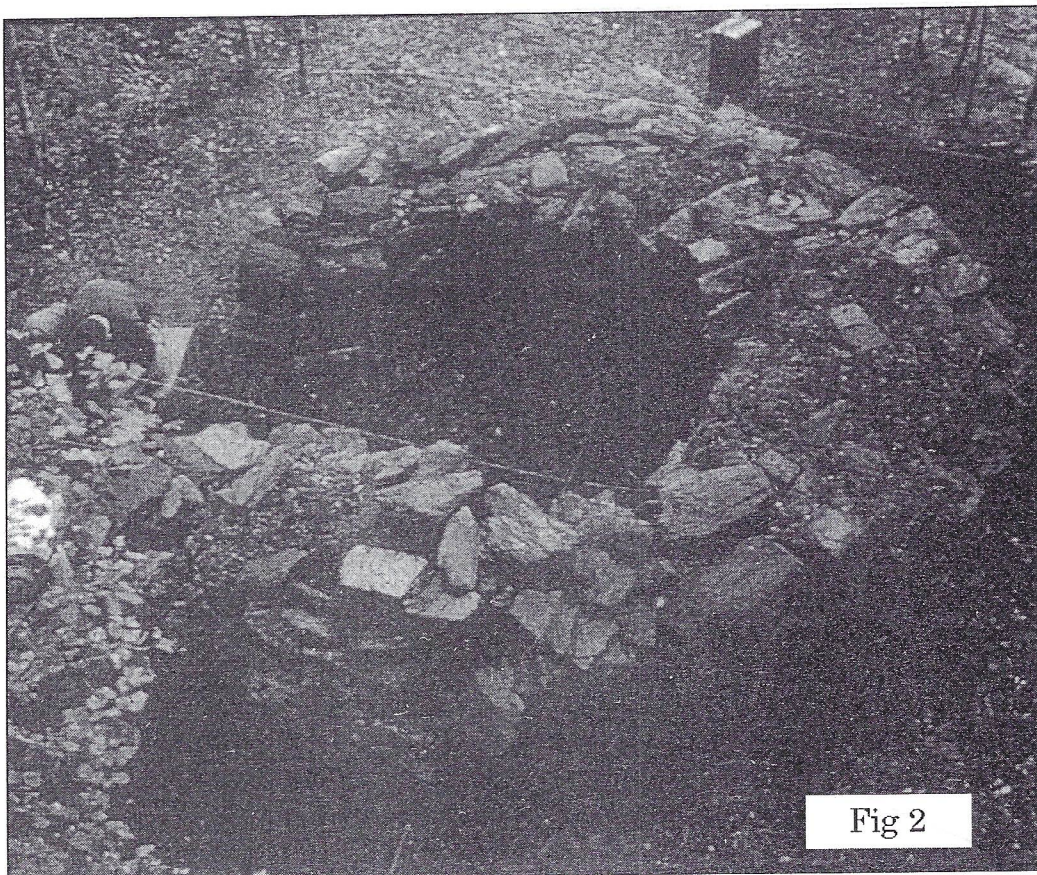


Fig 2

5  
Des fouilles archéologiques ont été conduites à l'île aux Basques en septembre 1990 dans le but de compléter les informations tirées des archives notariales. Le premier four situé sur le flanc de l'anse à la Baleine est celui qui a donné les résultats les plus intéressants. Des tranchées ont été creusées à l'intérieur, sur les côtés et à l'arrière de la structure.

cement des établissements, l'organisation du travail et la culture matérielle des pêcheurs.

Des fouilles archéologiques ont donc été conduites à l'île aux Basques en septembre 1990 afin de compléter les informations tirées des sources écrites et de fournir une vision plus globale de la présence basque (3). L'intervention a porté sur les trois fours à foyer unique identifiés à la suite d'une reconnaissance visuelle : les deux premiers situés à l'anse à la Baleine au sud-est de l'île et le troisième à l'anse Qui-Pue, au sud-ouest. Dans chacun des cas, on a pratiqué des tranchées de 2 m sur 2 m en damier à partir du centre de la structure afin de vérifier la composition des matériaux accumulés à l'intérieur du foyer et l'authenticité de la construction. Ces tranchées permettaient aussi de faire le relevé du four en plan et en coupe puis de relier ces informations à la stratigraphie du sol. Nous avons ensuite effectué des sondages (de 1 m sur 1 m et de 50 cm sur 50 cm) sur les côtes et à l'arrière de la structure, là où divers facteurs nous y incitaient : présence de métaux, végétation superficielle anormale, débris de vestiges, etc. (figure 2).

Les fouilles archéologiques de l'île aux Basques ne sont pas les premières à être menées au Canada sur un site basque. Nous bénéficions en effet d'une riche expérience de ces sites, grâce notamment aux fouilles de Red Bay, au Labrador, dont l'établissement basque fut sans doute le plus important du Nouveau Monde à cette époque. Ce projet comprenait une fouille exhaustive du site terrestre et une fouille subaquatique. Cette dernière a permis d'exhumer l'épave d'un navire basque du XVI<sup>e</sup> siècle (4). Ces fouilles ont produit des artefacts nombreux et nous ont fourni un matériel de comparaison abondant. Plus récemment, les fouilles d'archéologues québécois ont démontré que les occupations basques s'étendaient sur la côte Nord en amont du Saint-Laurent jusqu'au Saguenay (5).

### PÊCHES BASQUES AU NOUVEAU MONDE

Contrairement à ce que certains historiens affirment, les documents dont on dispose témoignent de l'arrivée tardive des Basques en Amérique : longtemps après les Christophe Colomb (1492), Jean et Sébastien Cabot (1497) et Corte Real (1500), voire même après les pêcheurs anglais (1502), normands (1506) et bretons (1510). Les premières mentions de campagnes basques aux "terres neuves", repérées dans les documents, apparaissent seulement dans la décennie 1520 et ne deviennent fréquentes qu'à partir de 1540. Les premiers navires basques dont font état des contrats notariés sont destinés à la pêche à la morue. La chasse à la baleine se développe plus tard et ce n'est pas avant le milieu du siècle que des baleiniers basques chargeront à Bordeaux chaudrons et chaudières pour fondre, sur les côtes du Labrador, les "gresses de ballaine". Jacques Cartier lui-même, pénétrant dans le Saint-Laurent par le détroit de Belle Isle, ne révéla leur présence dans aucun de ses trois récits ; pourtant, pendant son deuxième voyage (1535-1536), il n'avait "mémoire de jamais avoir tant veu de Ballaines (6)".

Si les Basques se sont lancés tardivement sur la route des "terres neuves", ils s'y multiplièrent cependant à une vitesse saisissante : dès les années 1560, la flotte basque ne compte pas moins d'une centaine de morutiers et de 20 à 30 baleiniers. Ces navires sont généralement plus gros et mieux armés que ceux des autres nations. Les morutiers jaugent le plus souvent 100 à 200 tonneaux et montent 30 à 50 hommes. Les baleiniers sont encore plus importants : ils atteignent 300 à 400 tonneaux et comptent jusqu'à une centaine d'hommes par unité. Les morutiers pratiquent la pêche sur les côtes méridionales et occidentales de l'île de Terre-Neuve,

ainsi que sur les côtes de la Gaspésie et de l'Acadie. Quant aux baleiniers, ils sont solidement implantés sur les côtes du Labrador, à la hauteur du détroit de Belle Isle et sur la côte Nord. Présents partout, les Basques ont sans doute dominé l'activité dans le golfe du Saint-Laurent pendant la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (7). Le premier routier (guide pour la navigation côtière) de Terre-Neuve publié à Bordeaux en 1579 par Martin de Hoyarsabal, est bien l'oeuvre d'un pilote basque de Ciboure(8).

Les navires basques participaient parfois aux deux pêches : morue et baleine. Même les baleiniers faisaient preuve d'une grande polyvalence, pouvant changer complètement d'activité d'une année à l'autre. Certains modifiaient leur pêche une fois sur place en fonction de la disponibilité des ressources marines. Tel est le cas du navire *La Marie de Saint-Vincent* (Ciboure) armé à Bordeaux au printemps 1575. Un contrat notarié précise bien que si l'équipage ne parvient pas à compléter la cargaison pendant la première chasse " qui se fait au mois de juin ou juillet... il sera tenu d'attendre le retour des Baleines qui se fait au mois de (mot barré mais certainement un mois d'automne) et de parfaire la charge d'huile de Baleine". Le notaire ajoute, un peu plus loin, que "faute de Baleines... il sera tenu de parfaire la charge de molue (morue) au mieux qu'il leur sera possible (9)". Ce recours de plus en plus fréquent à la pêche à la morue pendant la décennie 1570 laisse penser que la chasse à la baleine était déjà en déclin, déclin dû vraisemblablement à une surexploitation des stocks.

7  
—  
C'est certainement cette diminution des prises dans le détroit de Belle Isle qui a poussé les Basques à remonter l'estuaire du Saint-Laurent à la recherche de nouveaux troupeaux de baleines et de fourrures. Ces dernières représentaient un revenu d'appoint non négligeable pour ces chasseurs de baleines toujours prêts à diversifier leurs activités et à exploiter chaque occasion propice de réaliser un profit. La première mention de voyages pour la chasse et la traite "au Canada" apparaît dans les archives notariales de Bordeaux en 1584. Il s'agit de deux navires, *La Marie de Saint-Vincent* (Ciboure), commandé par Micheau de Hoyarsabal et l'*Espérance de Saint-Vincent* (Ciboure), commandé par Petrissans de Hoyarsabal, les deux capitaines étant probablement des frères ou des cousins de Martin de Hoyarsabal, l'auteur du routier. La chasse à la baleine est toujours associée à la traite et parfois même à la pêche au saumon. Aussi, *la Marie de Saint-Vincent* (Ciboure), une patache de 50 tonneaux (petit navire qui marche à voiles et à rames, et qui est donc bien adapté à la navigation fluviale), est décrite en 1585 comme "allant en Canada à la pescherie des Baleines, Salmons et trafficq avec les Sauvaignes (10)". De 1584 à 1587, nous avons trouvé des références à pas moins d'une douzaine de voyages pour le Canada. Par la suite, ils deviennent beaucoup plus rares : on n'en

compte plus que quatre de 1588 à 1600. Cette chute marquée de l'activité est à mettre en rapport avec la destruction par l'Angleterre en 1588 de l'Armada espagnole, qui comprenait des navires basques.

Même si les actes notariés ne précisent pas les lieux fréquentés, l'emploi du mot "Canada" comme lieu de destination et l'association de la chasse à la baleine à la traite des fourrures, indiquent que ces activités se déroulaient bien en amont du Saint-Laurent, visiblement dans le moyen estuaire, qui est à peu près le seul endroit du fleuve où on peut à la fois chasser des baleines et traiter sur une grande échelle. À l'époque de Cartier, le Canada représente une petite région entre "Stadoconé" (Québec) et l'île aux Coudres. Cette appellation de "Canada" s'est étendue à un territoire assez vaste au cours du XVI<sup>e</sup> siècle car, d'après les cartes de la fin du siècle, elle désigne l'ensemble des terres bordant l'estuaire du Saint-Laurent. L'idée d'une présence basque dans l'estuaire est également soutenue par les écrits d'André Thevet, cosmographe du roi de France qui, dans son *Grand Insulaire et pilotage* rédigé en 1586, fait allusion à la chasse à la baleine pratiquée par les "Bayonnais, Espagnols et autres" dans les parages de l'embouchure du Saguenay (11). Thevet ajoute que les Basques fondent les graisses de baleines sur place et qu'ils "trafiquent aussy avec iceux barbares (Amérindiens) de diverses peaux belles et fines...". Dans une note datée de 1588, insérée en annexe du *Grand Insulaire*, Thevet parle d'un pilote de Saint-Jean-de-Luz qui a remonté à l'île d'Orléans et, de là, accompagné d'un Amérindien, est allé 100 lieues plus loin à la recherche d'une mine d'or "qui est assez voisin de la mer du sud" (on comprend qu'il s'agit des Grands Lacs). Ce n'est pas là le seul témoignage d'une pénétration basque à l'intérieur des terres. Dans un *Factum* daté de 1613, les marchands de Saint-Malo soutiennent qu'un Basque, nommé Fabien de Mescroua, est remonté au-delà du lac Saint-Pierre pour traiter avec les Amérindiens vers 1578, une date qui se rapproche de celle des premières mentions du "Canada" dans les archives basques de Bordeaux (12). Même s'il est difficile de connaître avec précision les destinations de ces pilotes, il semble évident que les Basques font déjà des incursions dans le haut Saint-Laurent, comme l'avait fait avant eux Jacques Cartier.

### LA PREMIÈRE OCCUPATION EUROPÉENNE DU "CANADA"

L'occupation de l'île aux Basques remonte vraisemblablement à cette première période de la présence basque dans l'estuaire, comme les autres sites basques de la région : Chaffaud au Basques et les Escoumins, notamment(13). Cependant, il n'est pas exclu que

8  
—

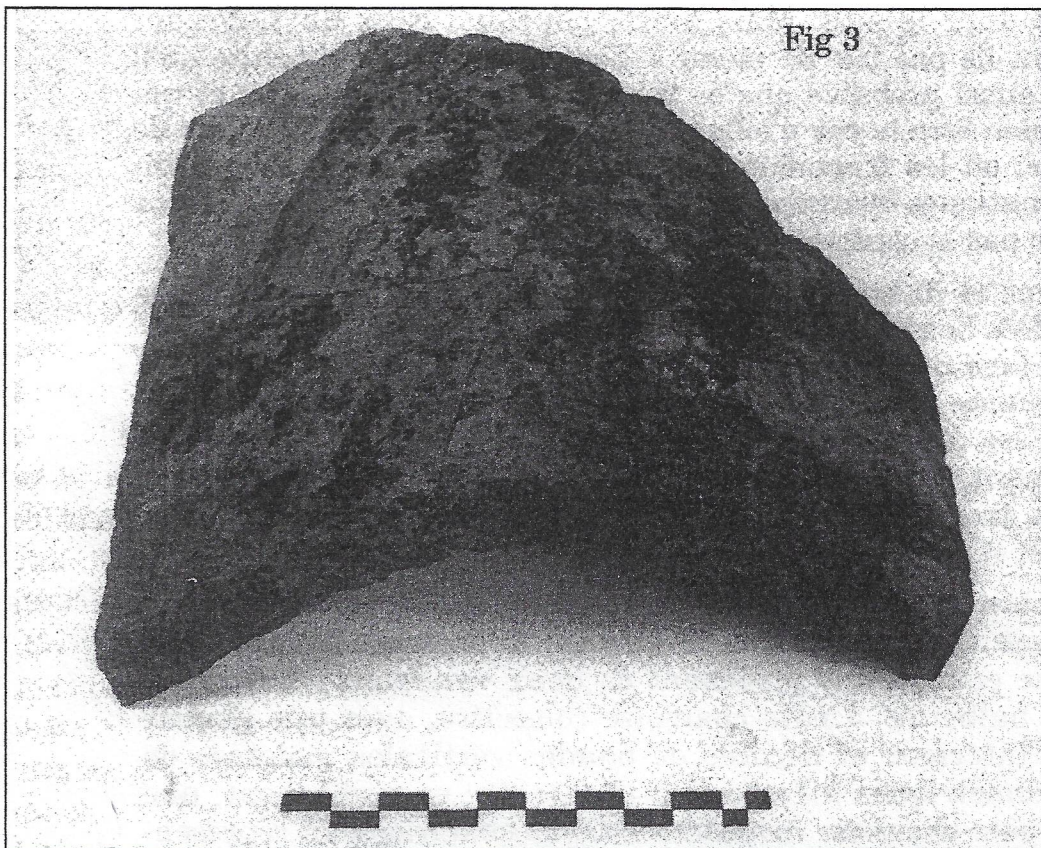
l'occupation ait été plus tardive puisque les Basques ont continué à fréquenter ces lieux jusque dans les années 1630. En effet, même si à partir de 1599 le monopole de la traite des fourrures est confié à des compagnies du nord de la France, les basques ont poursuivi la chasse à la baleine et la traite, illégalement, dans les parages. Ils apparaissent de temps à autre dans les *Relations de Champlain*, qui les surprend pratiquant la contrebande à Tadoussac en 1608 et, de nouveau, à l'île Verte en 1622 (14). La dernière mention d'une présence basque dans l'estuaire au XVII<sup>e</sup> siècle vient de la *Relation* de 1637 du jésuite Paul Lejeune. En dépit de ces témoignages, la présence basque semble alors irrégulière et les cas de contrebande, isolés. Notre impression est que cette seconde période, celle du monopole de la traite (1599-1637), n'a rien de comparable avec la première (1584-1598). Cela est corroboré par la *Relation* de 1626 du jésuite Charles Lalemant, où il relate une discussion avec un vieux montagnais qui lui a dit avoir vu jusqu'à 20 navires dans le port de Tadoussac avant l'institution du monopole de la traite.

Le site de l'île aux Basques est assez typique des sites basques de l'estuaire. Il comprend des fours à foyer unique semblables à ceux de Chaffaud aux Basques et de l'île Nue de Mingan. Ils se distinguent donc des fours, plus industriels, du détroit de Belle Isle, composés souvent de trois et quatre foyers.

9  
De forme circulaire, le four soutenait une énorme chaudière en cuivre placée sur l'orifice, et l'ouverture pratiquée dans une des parois permettait d'alimenter le feu du foyer. Les actes notariés de Bordeaux font référence à ces grandes chaudières fabriquées avec du cuivre importé d'Allemagne et de Suède. Le premier four, situé sur le flanc de l'anse à la Baleine, est celui qui a donné les résultats les plus intéressants. L'abondance de traces de combustion et de graisses calcinées de mammifères marins ne laisse aucun doute sur sa fonction ; il a bel et bien été utilisé pour fondre des graisses de baleines. Les fouilles nous ont révélé une zone à l'arrière du four renfermant de nombreux objets : fragments de tuiles en terre cuite grossière rouge, gros clous en fer forgé, tessons de céramique européenne (provenant de marmites et de cruchons), tessons d'un vase amérindien, fragments d'os blanchis par le feu, douille harpon en fer forgé du type de ceux utilisés par les Basques pour la chasse à la baleine. La présence de gros clous en fer forgé à l'arrière du four indique qu'une plate-forme avait été construite, adossée à celui-ci comme c'est souvent le cas sur les sites basques. Cette plate-forme surélevée facilitait l'accès à la chaudière, dans laquelle on plaçait les morceaux de graisse pour les réduire en huile. Cette dernière

était ensuite retirée, passée à l'eau pour l'épuration et, enfin, mise en barriques.

Les fragments de tuiles localisés à l'arrière du four peuvent laisser croire que la plate-forme était recouverte par un toit de tuiles destiné à mettre les gens à l'abri des intempéries (*figure 3*). Si cela est le cas, la structure devait être sans murs pour assurer une



*La présence de fragments de tuiles en terre cuite grossière rouge, largement employées dans le recouvrement de bâtiments en Europe méridionale et localisées à l'arrière du four, pourrait nous amener à en conclure que cette aire était recouverte par un toit de tuiles destiné à mettre les gens à l'abri des intempéries. Cependant, la présence d'huile de baleine sur les tuiles et les quantités limitées trouvées laissent croire que ces tuiles avaient d'autres usages ; par exemple, la canalisation de l'huile de la chaudière aux barriques, comme c'est le cas dans les pressoirs d'huile d'olive encore de nos jours.*

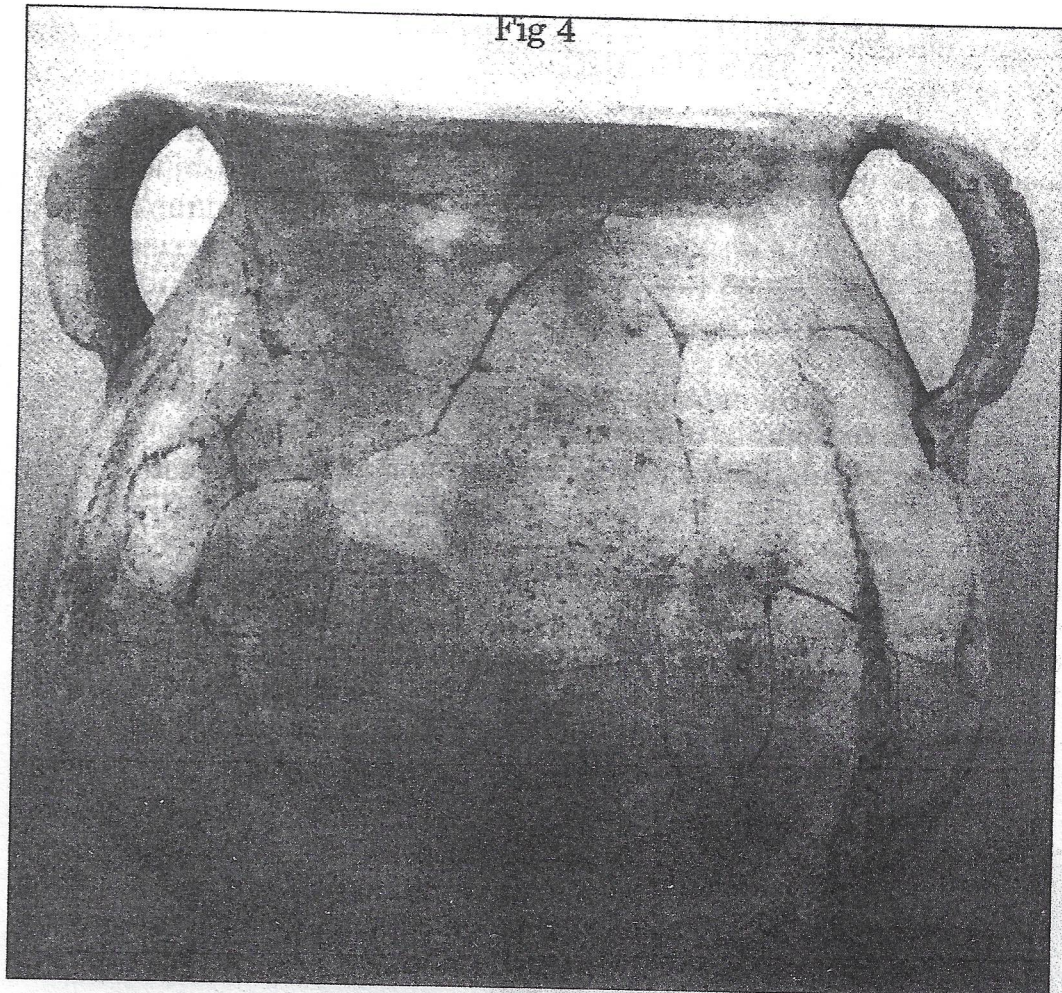
bonne ventilation à l'intérieur car la graisse de baleine fondue dégage des odeurs nauséabondes. La toiture devait alors ressembler davantage à un auvent à pente unique s'inclinant vers l'arrière. Il semble peu probable qu'elle ait recouvert le four lui-même parce que, d'une part, nous avons trouvé peu de fragments de tuiles à l'intérieur et à l'avant du four et, d'autre part, un toit n'avait pas une grande utilité à cet endroit. Il ne pouvait que retenir la fumée et les odeurs puis gêner le bon déroulement des opérations. De plus, un toit de ce type, même petit, aurait nécessité des centaines de tuiles. Or, les fragments récupérés ne représentent guère plus

de cinq ou six tuiles. De plus, certains des fragments sont recouverts d'huile de baleine comme s'ils avaient servi à canaliser l'huile de la chaudière vers les barriques, ou encore, à caler ces dernières pour les empêcher de rouler. Quoi qu'il en soit, ce site de l'île aux Basques n'a rien de comparable avec ceux de la côte du Labrador, où des milliers de fragments de tuiles tapissent le sol. Certes, les occupants de l'île aux Basques ont pu récupérer ces tuiles avant d'abandonner le site. Mais alors, pourquoi ceux du Labrador n'auraient-ils pas fait de même ? Force nous est de conclure qu'il est tout aussi probable que ce four n'ait pas eu de toiture, ce qui semble bien être le cas d'ailleurs des autres fours de l'île, voire de l'estuaire, où les fragments de tuiles sont rarissimes. Les conditions climatiques beaucoup moins sévères de l'estuaire n'exigeaient peut-être pas la construction d'abris.

De forme et de construction similaires, les deux autres fours se sont révélés beaucoup moins prometteurs. Celui avoisinant le premier, au fond de l'anse, a été reconstruit presque complètement et sa maçonnerie repose sur des assises légèrement décalées par rapport à celles d'origine. Les objets retrouvés autour de la structure se résument à quelques tessons de tuiles en terre cuite rouge. Quant au troisième four situé à l'anse Qui-Pue, il n'a livré aucun artefact et semble avoir été peu employé.

À l'arrière du premier four, légèrement en retrait, nous avons localisé une aire d'habitation révélée par la présence de tessons de céramique européenne provenant de deux vaisseaux : une petite marmite bulbeuse, à pâte chamoise roussâtre, avec une glaçure verte à l'intérieur et décorée de bandes verticales moletées de motifs géométriques à l'extérieur (*figure 4*) ; et visiblement, une cruche à pâte chamoise rougeâtre (mais un seul fragment représentant une partie de l'anse et du col rend l'analyse difficile). Par leurs formes et leurs compositions, ces pièces de poterie commune sont identiques à celles trouvées à Red Bay. Précisons que la marmite et le cruchon sont les types dominants de sites basques du XVI<sup>e</sup> siècle. Sans doute que la marmite servait à faire des bouillis et à ramollir le biscuit de mer, ce pain très dense et durci par une double cuisson (d'où le mot "biscuit") qui était à la base de l'alimentation des gens de mer. Quant aux cruchons, ils devaient contenir le vin et le cidre que les marins consommaient abondamment : trois litres par jour en moyenne par homme, d'après les actes notariés de Bordeaux (15).

Les Basques chassaient les baleines franches du Groenland et les baleines de Biscaye qui flottaient après la mort et qui donnaient des quantités importantes d'huile. Ils poursuivaient aussi les "marsouins ou baleines blanches (bélougas)", d'après le jésuite Paul Lejeune. La chasse se pratiquait avec des baleinières montées de



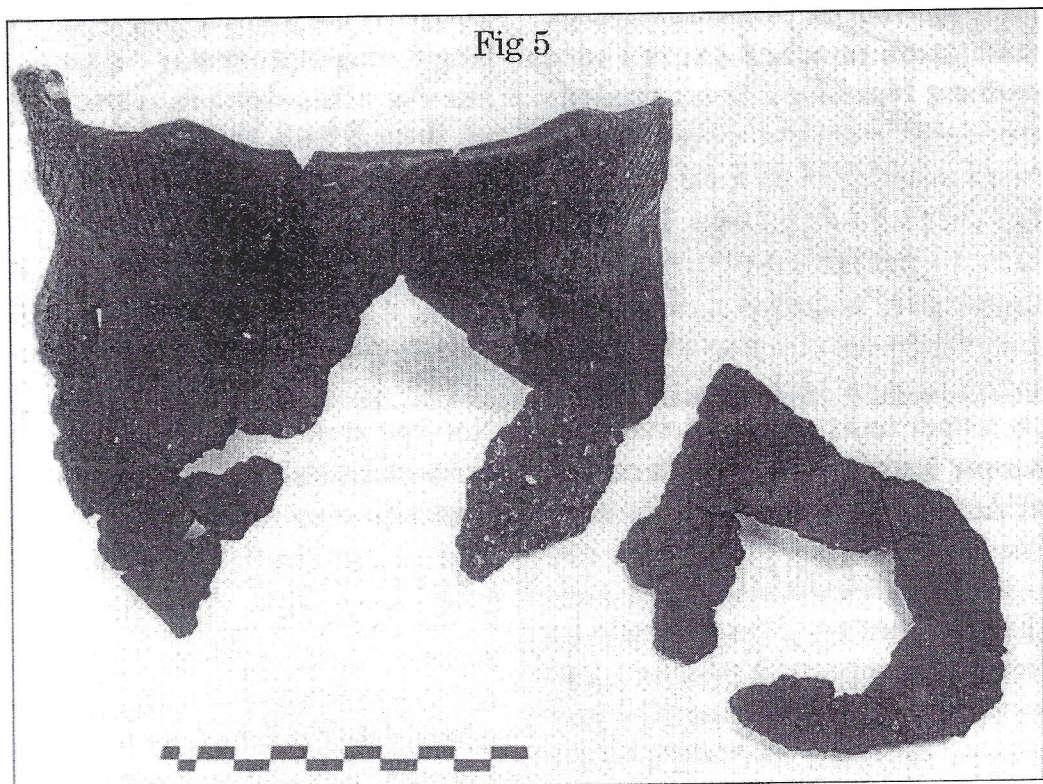
*Petite marmite trouvée à Red Bay.*

*En retrait du four a été localisée une aire d'habitation révélée par la présence de tessons de céramique européenne provenant principalement d'une petite marmite bulbeuse à pâte chamoise roussâtre, décorée de bandes verticales moletées de motifs géométriques, identique à celles trouvées à Red Bay.*

six à sept hommes : un timonier, quatre ou cinq rameurs et un harponneur placé à l'avant de l'embarcation , La baleinière montait le long de sa proie et le harponneur plantait alors son harpon dans le corps de l'animal de toute sa force. La baleine plongeait, entraînant avec elle la corde fixée à la douille du harpon. Après avoir fatigué sa victime, le harponneur transperçait les poumons ou le coeur de l'animal à l'aide d'une lance et, ensuite, les baleinières remorquaient la baleine à proximité des fours, où elle était dépecée. Comme les baleines se retrouvaient souvent au milieu de l'estuaire, les chasseurs devaient traîner leurs lourdes prises assez loin et mettaient sans doute à contribution le courant du Saguenay qui vient mourir sur l'île aux basques. Les "trancheurs", munis de couteaux et de haches, découpaient alors en larges bandes la couche de lard enveloppant la baleine. Ce lard était haché en petits morceaux et versé dans la chaudière qui, sous l'effet de la chaleur, le réduisait en huile destinée à éclairer les villes d'Europe.

### LES DÉBUTS DE LA TRAITE DES FOURRURES

L'un des aspects les plus originaux et intéressants du site de l'île aux Basques est qu'il nous livre, pour la première fois, un indice archéologique de contacts entre Européens et Amérindiens dans la vallée du Saint-Laurent au XVI<sup>e</sup> siècle. En effet, toujours derrière le premier four, nous avons trouvé, en contact avec des tuiles, une trentaine de tessons de poterie amérindienne provenant d'un même vase dont la capacité devait être d'environ huit litres (*figure 5*). Seule la paroi extérieure du parement et de la lèvre est décorée. Sur la lèvre, on distingue des empreintes quadrangulaires agencées en de courtes lignes parallèles obliques. Quant au parement, il comporte un motif géométrique simple composé de lignes obliques orientées tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite. De par sa morphologie et sa décoration, ce vase s'apparente à ceux associés aux Iroquoiens du Saint-Laurent. Une analyse par activation neutronique de l'argile utilisée pour faire le vase montre qu'il aurait pu être fabriqué au cap Tourmente ou à l'île Verte (16).



*L'un des aspects les plus intéressants du site de l'île aux Basques est qu'il nous livre, pour la première fois, un indice archéologique de contacts entre Européens et Amérindiens au XVI<sup>e</sup> siècle dans la vallée du Saint-Laurent. En effet, nous avons trouvé, en contact avec le matériel basque, des tessons de poterie amérindienne provenant d'un même vase de type iroquoien du Saint-Laurent.*

La traite des fourrures dans l'estuaire est bien documentée par les archives notariales de Bordeaux. Le chaudron en cuivre rouge est l'objet européen le plus recherché par les Amérindiens (*figure 6*). Les marchands basques les achètent par centaines : Micheau de Hoyarsabal, par exemple, se procure pas moins de 200 chaudrons de cuivre en 1586 et un autre 200 l'année suivante pour la traite au Canada (17). Aux chaudrons s'ajoutent des centaines, voire des milliers, de couteaux, de haches, d'épées et "d'autres objets en fer". Parmi les marchandises de traite, il y a aussi des rasades (perles en verre), des chapeaux, des vêtements, de la mercerie, plus rarement des denrées alimentaires comme la farine et les prunes. Les basques échangeaient ces produits contre des fourrures de castors surtout, mais aussi de martres et de loutres. Certaines de ces fourrures aboutissaient à Paris, chez les pelletiers du roi, qui faisaient avec les castors des chapeaux pour gentilshommes et avec les martres de manchons pour nobles dames. C'est sans doute cette arrivée massive de fourrures nord-américaines à Paris, en cette fin de siècle, qui a amené le roi à s'intéresser à ce commerce lucratif et à en faire la pierre angulaire de ses projets de colonisation de la Nouvelle-France.

Les objets basques ont connu une large distribution dans l'Amérique du Nord-Est. On les retrouve sur les côtes des provinces de l'Atlantique, dans le Maine et surtout dans la région des Grands

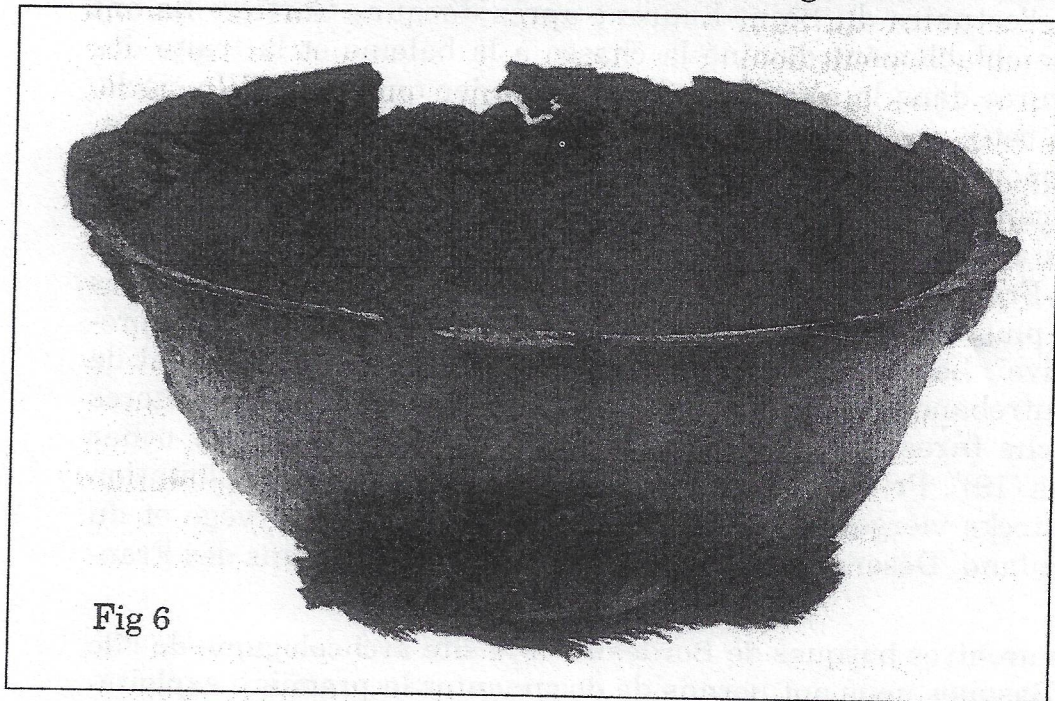


Fig 6

*Le chaudron en cuivre rouge provenant de l'Allemagne et de la Suède est l'objet européen le plus recherché par les Amérindiens. Traités par centaines à la fois, ces chaudrons ont connu une large diffusion puisqu'on les retrouve sur des sites amérindiens de la Nouvelle-Écosse, de l'Ontario, du Maine et de l'État de New York.*

19

Lacs. Ces premiers objets européens de l'Amérique du Nord ont circulé dans des réseaux d'échange complexes, ils ont subi des modifications et ils ont servi généralement à des usages rituels puisqu'on les retrouve, la plupart du temps, dans des contextes de sépultures. De plus, une étude attentive des traces d'énonciation sur les objets (motifs, traces d'usure, etc.) montre qu'ils ne sont pas destinés à des fonctions utilitaires (chasse, cueillette, préparation des aliments), mais essentiellement à des fonctions symboliques : les chaudrons sont souvent découpés pour faire des bagues, des bracelets, des pendentifs et des colliers au lieu de servir à la cuisson des aliments. Les haches aussi servent souvent de pendentifs (18). Cette constatation remet en cause l'idée largement répandue que les produits européens viennent combler des besoins matériels et un fossé technologique chez les Amérindiens. Le mécanisme à l'oeuvre est plutôt d'ordre culturel : par l'acquisition et la transformation de ces objets exotiques, les Amérindiens ne tâchaient-ils pas de développer leurs pratiques symboliques par l'appropriation de la culture de l'Autre ?

### Pour conclure...

15  
—  
Les Basques ont été sans doute les premiers Européens à pénétrer dans l'estuaire du Saint-Laurent après Jacques Cartier. Ils ont vraisemblablement dominé la chasse à la baleine et la traite des fourrures dans la région pendant le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais cette prédominance basque a été de courte durée. Bientôt, monopoles de commerce et projets de colonisation, confiés à des Français du Nord, allaient écarter les Basques de la traite des fourrures. Le roi de France, songeant déjà à l'établissement d'une Nouvelle-France au Canada, hésitait à associer ses entreprises à des gens plus espagnols que français et parlant "une langue incompréhensible". Les Basques continuèrent la traite par le truchement de la contrebande, mais ils ne s'emparèrent plus de ces "greate stores of riche fures as beavers, martrenes, otteers and many other sortes (19)". Privés de la traite, ils se tournèrent vers l'exploitation des stocks vierges de baleines du Spitsberg, de la Norvège et du Groenland. Désormais, le Saint-Laurent était aux mains des Français.

Les archives basques de Bordeaux et le site archéologique de l'île aux Basques nous ont permis de documenter la première exploitation européenne des ressources marines et humaines du Saint-Laurent. Nous savons maintenant que le moyen estuaire était le point névralgique des premiers contacts et échanges de nature commerciale entre Européens et Amérindiens en Amérique du Nord. Aussi,

il nous reste encore beaucoup à redécouvrir de ce patrimoine oublié.

Espérons qu'il nous soit possible de poursuivre cette exploration dans de bonnes conditions et que les recherches de cette année soient aussi fructueuses que celles de l'année dernière.

### **Remerciements**

*Je tiens à remercier tout d'abord les étudiants et étudiantes qui ont réalisé la fouille archéologique — Dominique Lalande, responsable du chantier ; Joanne Girard, Louise Côté et Martin Royer, techniciens — ainsi que les étudiants et étudiantes d'histoire qui ont dépouillé les archives notariales de Bordeaux — Évelyne Picot, Lucie Paquet, Guy Tremblay, Nicole Côté, Éric Diamant, Denis Dickner et Bernard Allaire. Ma gratitude va aussi à mes collègues Marcel Moussette et Réginald Auger, qui m'ont permis de mieux comprendre l'archéologie ; à Raymond Rioux, président de la société provencher, pour sa confiance et son soutien ; à Euchariste Morin, du ministère des Affaires culturelles (Direction régionale du Bas-Saint-Laurent), pour l'intérêt qu'il a manifesté dans le projet.*

*Cette recherche a bénéficié de subventions du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche ainsi que du ministère des Affaires culturelles du Québec.*

16  
—

